

« LE PÈRE EST PLUS GRAND QUE MOI »

Sur Jean XIV, 27-31

(27) *C'est une paix que je vous laisse, c'est une paix, la mienne, que je vous donne. Ce n'est pas comme le monde donne que moi je donne. Que votre cœur ne soit pas troublé ni effrayé !*
(28) *Vous avez entendu que moi je vous ai dit : « Je pars et je viens vers vous. » Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père, parce que le Père est plus grand que moi.* (29) *Et c'est maintenant que j'en ai fini de vous dire, avant l'événement, afin que lors de l'événement vous croyiez.* (30) *Je ne m'entretiendrai plus beaucoup avec vous. Car le prince de ce monde arrive. Et en moi il n'a rien.* (31) *Mais c'est pour que le monde sache que j'aime le Père et que, comme le Père m'a commandé, ainsi je fais. Levez-vous ! Partons d'ici.*

Le don de la paix au risque du trouble et de l'effroi

C'est une paix que je vous laisse, c'est une paix, la mienne, que je vous donne.

Celui qui prend congé maintient le contact avec ceux auxquels il s'adresse, puisqu'il leur *laisse* quelque chose de lui-même, quelque chose qui lui est propre, *une paix, la mienne*, leur dit-il. Cette *paix* maintiendra sa présence parmi eux. Encore faudra-t-il cependant qu'ils la reçoivent. En effet, il la leur *donne*. Ainsi, comme tout don, cette *paix* ne prolongera son effet de présence en eux et auprès d'eux que s'ils l'accueillent.

Ce n'est pas comme le monde donne que moi je donne.

Or, cet accueil n'est pas acquis, il ne va pas de soi. Car la nature de cette *paix* semble exiger de ceux à qui elle est offerte une certaine rupture par rapport à ce qu'on entend d'ordinaire par ce nom de *paix*. En vérité, ce qui est mis en valeur, c'est moins la nature même de la *paix* que la manière de *donner* de celui qui la *donne*. On ne sait pas en quoi consiste cette *paix*. Mais, ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle est affectée par la façon dont s'y prend le donateur pour la *donner*. Aussi bien est-ce sur le geste même du *don* que porte l'accent plus que sur l'objet en quoi consiste ce *don*, comme si l'opération concrète qu'on accomplit pour *donner* se

répercutait non seulement sur l'objet qu'on *donne* mais encore et surtout sur la réception qui s'ensuit chez le donataire.

Que votre cœur ne soit pas troublé ni effrayé !

De fait, une certaine perturbation des donataires est redoutée par le donateur lui-même. Il le leur laisse entendre par le souhait qu'il exprime en s'adressant à eux. En les prévenant du dérangement et de la paralysie qui risquent de s'installer en leur *cœur*, on dirait qu'il veut les préparer à recevoir sa *paix* mais sans le *trouble* et l'*effroi* que pourrait introduire au plus profond d'eux-mêmes, en leur *cœur*, la venue de celle-ci.

L'amour, la joie et la foi

Vous avez entendu que moi je vous ai dit : « Je pars et je viens vers vous. »

La perturbation affective ne sera évitée que si l'on se rappelle un certain propos que le donateur lui-même a *dit* et que les donataires ont *entendu*. Ainsi suffit-il, pour échapper au désarroi, d'employer toute sa force à accueillir une parole qui a été prononcée par celui-là même qui maintenant *laisse* et *donne* sa *paix*. Pour avoir *entendu* cette parole les donataires ont donc déjà par devers eux les ressources nécessaires pour recevoir, sans céder au *trouble* et à l'*effroi*, le *don* qui leur est fait et le geste qui accompagne ce *don* : ils ont *entendu* du donateur en personne un message précurseur qui les informait par anticipation sur sa façon d'agir.

Ce message tient tout entier dans cette formule : « *Je pars et je viens vers vous.* » Entendons : ma venue *vers vous* suit mon départ ou, encore, mon départ précède ma venue *vers vous*. Ainsi peut-on comprendre la pensée qui est affirmée ici, du moins à ne considérer que la succession des énoncés. Mais tentons de serrer maintenant cette pensée au plus près.

Je pars : il n'est pas dit expressément que le locuteur mette une distance entre lui et ceux auxquels il parle, ceux-ci ne constituent pas le terme dont il s'éloignerait. En quelque sorte, il *part* absolument, sans qu'il soit précisé qu'il les quitte. En revanche, il est clair que, s'il *vient*, après être *parti*, c'est *vers* eux qu'il *vient* : *et je viens vers vous*. Ainsi son départ ne fait-il pas de doute. Pourtant, s'il *part* effectivement, il n'est pas sûr du tout qu'il ne leur *laisse* rien de lui. Or, pourquoi le substitut de sa présence, en son absence réelle, ne consisterait-il pas en cette *paix*, la sienne, celle qu'il leur *donne* ? Dès lors, s'il peut déclarer aussitôt « *et je viens vers vous* », ne serait-ce point parce que, en effet, alors qu'il est *parti*, il ne cesse pas de *venir*, et de *venir vers* eux par et dans la *paix* qu'il leur *laisse*, qu'il leur *donne* ? Ainsi donc le départ et la venue se suivent-ils dans le temps mais, par un défi adressé à la successivité du temps, départ et venue sont contemporains dans un même présent, celui qu'instaure le *don* de la *paix*.

Telle est la condition dans laquelle les auditeurs actuels ont été établis par la formule qu'ils avaient *entendue* et qui leur est rappelée par celui qui la leur avait *dite*. S'il la leur remet en

mémoire, c'est pour qu'ils réalisent sa vérité *maintenant*, au moment même où il *part* mais sans cesser pour autant de *venir vers* eux.

Le *maintenant* d'à présent, si l'on peut dire, semble toutefois être marqué par une gravité exceptionnelle. La formule prononcée dans le passé disait la vérité constante des rapports qui existent entre le locuteur et ceux auxquels il s'adresse. Or, elle est sur le point de s'appliquer à un instant sans pareil, sans comparaison avec tous ceux qui l'ont précédé, un instant littéralement ultime. Plus précisément encore, cet instant peut être manqué par ceux qui, pourtant, sont appelés à le vivre, à se l'incorporer par la *joie* qu'il leur apporte : ils peuvent passer à côté ou le traverser sans qu'il les transforme eux-mêmes comme il va le faire pour celui qui leur parle.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père, parce que le Père est plus grand que moi.

Accordons qu'on ne sache pas ce que c'est qu'*aimer*. Du moins peut-on inférer la présence en soi-même de quelque chose de tel que l'*amour* à partir de la *joie* qu'on ressent. Cet affect, contraire au *trouble* et à l'*effroi*, est, comme on voudra, un signe ou un effet de la présence de l'*amour*. Tel est l'axiome qui règle désormais le propos.

Ainsi, pour rester dans le droit fil de la pensée qui se développe ici, la *joie*, signe ou effet de l'*amour*, devrait-elle accompagner l'accueil d'une *paix* bien singulière, puisque celle-ci n'est pas elle-même reçue sans que *parte* et *viennne*, successivement et simultanément, celui qui la *donne*. C'est lui qui serait *aimé* si la *joie* habitait ceux qui sont eux-mêmes affectés au plus profond par son *départ* et par sa *venue* portés maintenant à l'extrême. Or, cet extrême du *départ* et de la *venue* est exprimé ici avec un verbe propre : non plus *partir* ni *venir* mais *aller* et même, plus précisément encore, *aller vers le Père*.

Pourquoi cet *aller vers le Père* devrait-il *réjouir* ceux dont la *paix* dépend du *départ* et de la *venue* de celui qui leur parle et qui leur communique sa *paix* précisément par son *départ* et sa *venue* vers eux ?

Parce qu'en *allant vers le Père* celui qui parle ici *va* au-delà de lui-même : si *grand* soit-il, *le Père est plus grand que* lui. C'est vers ce *plus grand* qu'il *va*, et cet *aller* suprême communique sa vertu à tous ceux auxquels il *laisse* et même *donne* sa *paix*, la sienne. Et celle-ci est bien singulière, puisqu'elle consiste en l'expérience de la succession et la coïncidence, tout au long du temps, de son *départ* et de sa *venue*. En s'en *réjouissant*, au lieu d'en être ébranlés, ils témoigneraient qu'ils *aiment* celui qui *va* si loin, au plus loin, c'est-à-dire *vers le Père*, ils feraient la preuve vivante qu'ils ont intégré à leur pensée et à leur vie le motif qui le fait *aller vers le Père* - *parce que le Père est plus grand que moi*. Et leur *amour joyeux* ou, si l'on préfère, leur *joie aimante* les établirait dans un état tout nouveau qu'on peut désigner par le nom de *foi* ou, plutôt, par le verbe *croire*, employé absolument.

Et c'est maintenant que j'en ai fini de vous dire, avant l'événement, afin que lors de l'événement, vous croyiez.

Et c'est maintenant que j'en ai fini de vous dire, avant l'événement,... La tournure a de quoi surprendre. *Dire* est là, comme une chose faite, achevée, mais qui dure. Car ce *dire* accompli est *maintenant*. De ce fait, il est avant l'événement, il précède un temps encore à venir, celui de l'événement qui, lui, n'est pas arrivé, est encore futur, même s'il est imminent. Bref le temps de l'événement est en avant de tout présent actuel. Or, quand l'événement se sera produit, alors viendra la *foi*, *croire*. Ainsi peut-on comprendre que c'est elle, la *foi*, que le moment du *dire* préparait et annonçait. Mais ce moment du *dire* est lui-même situé dans le passé, à une certaine date - *vous avez entendu que moi je vous ai dit* - et aussi il affleure sans cesse comme un fait accompli qui continue à devenir présent - *et c'est maintenant que j'en ai fini de vous dire, avant l'événement*.

En somme, *croire*, résume le temps, le rassemble non pas en exilant le *croquant* du temps mais en le faisant demeurer en lui, dans le présent, sous les espèces réelles duquel *croire* se produit interminablement. Pour qui *croit*, l'événement est toujours *maintenant* et aussi, tout ensemble, passé et à venir. C'est pourquoi la *croire* est au principe de la *joie* d'*aimer* ou de l'*amour* *joyeux*.

Mais en quoi consiste l'événement, énigmatiquement désigné par cet *aller vers le Père* ? On sait déjà qu'il fait naître la *joie* en ceux qui *croient*. Soit. Mais qu'est-il en lui-même, à supposer qu'il puisse être considéré dans sa matérialité, tel un fait physique, autrement que dans son accueil par la *foi* et indépendamment de cet accueil ?

La question, posée en ces termes, paraît inévitable à quiconque estimerait, par exemple, qu'*aller vers le Père* est, identiquement, mourir. Et, de fait, comme on pourra s'en convaincre, la fin de ce passage est tout entière consacrée à un traitement, à un approfondissement et à un dépassement de la pensée de la mort, même si ce mot n'est pas prononcé.

Mais pourquoi donc, demandera-t-on, cette absence ou cette omission du nom de la mort ?

Sans doute parce que *aller vers le Père* n'exclut pas la mort mais transforme celle-ci, conduit plus loin qu'elle, comme la *paix*, *donnée* ici, ne l'est pas à la façon du *monde* : s'il y a *plus grand* que le locuteur, il y a aussi *plus grand* que la mort. Ainsi serait-il déplacé de faire état de celle-ci comme si elle empêchait l'*aller vers le Père*.

L'amour et la mort

Je ne m'entretiendrai plus beaucoup avec vous. Car le prince de ce monde arrive. Et en moi il n'a rien.

Le locuteur déclare que son temps est compté, qu'il aura une fin, il laisse même entendre que celle-ci est proche. La conversation avec ses interlocuteurs va s'achever sans tarder. À la place du régime de l'entretien, il y aura non plus une *venue* et encore moins un *aller* mais une *arrivée*, celle de quelqu'un qui ne se satisfait pas de passer mais qui occupe le terrain en

maître, le *prince de ce monde*. Ce dernier terme rappelle aux auditeurs et au lecteur que le *monde*, lui aussi, a sa façon de *donner* : *Ce n'est pas comme le monde donne que moi je donne*.

Au point où nous en sommes, le *trouble* et l'*effroi* vont-ils réapparaître ? Faudra-t-il les conjurer ? Si tel est le cas, ce ne sera plus, comme précédemment, pour s'accorder au geste de *donner* qui est propre, rappelons-le, au locuteur. On craindra plutôt que de tels affects ne s'emparent à présent victorieusement du *cœur*. Or, il n'y a pas à craindre qu'il en soit ainsi. Ce serait attribuer au *prince de ce monde* un pouvoir qu'il n'a pas. En effet, celui qui parle ici déclare sobrement à propos du *prince de ce monde* : *Et en moi il n'a rien*.

Sans doute. Mais il reste que cette dernière affirmation ne fait qu'augmenter la perplexité. En effet, s'il est vrai que le *prince de ce monde* est sans prise aucune sur celui qu'on entend parler, pourquoi ce dernier doit-il cependant *aller vers le Père* ? Que signifie donc un tel événement si, comme on l'a dit, on ne doit pas le confondre avec un anéantissement pur et simple, avec ce qu'on nomme la mort ? Or, tel est bien le cas, puisqu'il doit causer de la *joie*. Mais il y a plus encore. Admettons que le *moi* qui s'exprime ici soit lui-même à l'abri de toute défaite définitive. En est-il de même pour quiconque *croit* ? C'est à de telles questions qu'une réponse est apportée pour finir.

Mais c'est pour que le monde sache que j'aime le Père et que, comme le Père m'a commandé, ainsi je fais.

Il s'agit d'instruire le *monde*. Pourquoi faudrait-il le supprimer ? Il suffit que son *prince*, en effet, celui qui commande en lui, n'empiète pas sur *moi*. Pour le reste, ce même *monde* peut gagner à apprendre de *moi* qu'alors même que je suis en lui, comme le sont ceux-là mêmes auxquels je m'adresse, *j'aime le Père, je vais de moi-même vers ce plus grand que moi*. En me conduisant de cette façon, je n'affronte pas le *Père*, je n'entre pas en rivalité avec lui. Tant s'en faut ! *Comme le Père m'a commandé, ainsi je fais*. Je ne *fais* que lui obéir et, si l'on peut dire, souverainement, puisque je ne suis en rien soumis au *prince de ce monde*, même si je meurs.

Que le *monde* subsiste donc ! Au fond, ceux qui sont en lui, *vous* à qui je m'adresse et *moi* qui suis ici, nous pouvons, ici aussi, dès à présent, détruire les prétentions du *prince de ce monde*, subvertir la mort elle-même et, en entrant en elle, la vaincre. Agir ainsi, c'est *faire comme le Père* lui-même a *commandé*, c'est se conduire comme son associé, comme son fils, non comme son esclave ni même comme son exécutant.

Sait-on maintenant ce que c'est qu'*aimer* ? Oui, sans doute, du moins d'un savoir qui ne définit pas mais qui raconte. *Aimer*, c'est emboîter le pas à celui qui parle ici, *se réjouir* de ce qu'il *aille vers le Père* et manifeste ainsi au *monde* qu'en se conduisant comme il *fait* il *aime le Père* librement, sans être soumis au *prince de ce monde*, le seul, en définitive, par rapport auquel pourrait se produire quelque soumission que ce soit.

Levez-vous ! Partons d'ici !

Au terme de ce discours celui qui le tient ne fait plus qu'un avec ceux auxquels il parle. Il les exhorte et s'exhorte lui-même avec eux. Après s'être adressé à eux - *levez-vous !* - il s'exprime à la première personne du pluriel, comme s'ils partageaient le même destin que lui. L'objectif, qui leur est commun, n'est ni de sortir du *monde* ni d'y rester mais de se *lever*, comme on fait au réveil, après avoir été étendu, de *partir*, mais ensemble cette fois : tel est le fruit dernier de la formule « *Je pars et je viens vers vous* ».

Clamart, le 29 mai 2009